

Les Nouvelles

de

L'ASSOCIATION JEAN CARMIGNAC

(Editions F.-X. de Guibert) 3, rue Jean-François Gerbillon, 75006 Paris

"Les Evangiles sont des documents historiques, presque des chroniques, de toute première main."

J. Carmignac

N°35 – septembre 2007

ATTENTION ASSEMBLÉE GÉNÉRALE LE 13 OCTOBRE VOIR p. 2

Editorial

Non le Christianisme n'est pas mort, non le catholicisme n'est pas moribond comme certains se plaisent à le proclamer, non les Evangiles ne sont pas des légendes sinon je n'aurais pas vu ce que j'ai vu, je n'aurais pas entendu ce que j'ai entendu. Ici au fin fond de l'Afrique se cache un trésor, une indescriptible générosité qui puise toute sa force dans l'Evangile et dont personne n'a entendu parler. Au milieu de la détresse la plus grande, de la faim, du sida et de la malaria, des orphelins sans nombre, ils sont là : des Chrétiens de tous âges, de toutes conditions qui sont venus donner un mois, un an, qui reviennent régulièrement ou qui ont tout donné, toute leur vie pour ceux à qui Jésus s'est assimilé. Des maçons qui construisent des écoles de leurs mains, des cuisiniers, des couturières, de simples maîtresses de maison, des adolescents, des enseignants naturellement et des médecins bien sûr, des prêtres et surtout des religieuses. Et derrière eux pour les soutenir des paroisses européennes, des groupements et associations catholiques qui de Pologne, par exemple, envoient des vêtements pour enfants à un orphelinat, d'autres organisent des ventes de charité ou adoptent des enfants à distance. C'est un peuple entier, un peuple silencieux, un peuple immense – même si l'œuvre à accomplir est encore bien plus immense – qui travaille là sans rien dire. Ce qui distingue les catholiques en gros de presque toutes les autres confessions est que leur générosité s'applique à tous, de quelque confession qu'ils soient : Il suffit qu'ils soient dans le besoin, celui de soins, d'amour,

- 1...Editorial : Non le catholicisme n'est pas moribond, par Marie-Christine Ceruti.
 - 3...Indices de la connaissance du Nouveau Testament chez les auteurs païens du 1er siècle ap. J. C., par Ilaria Ramelli.
 - 5...Apport et importance de la papyrologie pour la datation du Nouveau Testament (V^e partie, le 7Q5), par Don Joan Vernet.
 - 7...« Il vit, et il crut... », le Soudarion ..d'Oviedo, une clé possible pour ..comprendre Jean 20, 1-10 ? ..par Traudl Wally.
 - 10...Les Evangiles ont-ils été écrits en hébreu ou en araméen ? Le point d'après l'abbé Carmignac.
 - 12...Toujours à propos des « frères et sœurs » de Jésus, par Marie-Christine Ceruti.
 - 13...En encart, photographies des ..deux faces du Suaire d'Oviedo.

ou d'aide quelle qu'elle soit. Ce qui les distingue aussi, m'a-t-on rapporté, est précisément que tout ce qu'ils font n'apparaît pas dans les médias. Il arrive même que d'autres – des « laïcs » - s'approprient indûment la gloire de ces œuvres de charité. « Il faut bien me disait un catholique français qui s'occupait des camps de réfugiés (travail particulièrement pénible) que les ONG s'appuient sur les organisations chrétiennes qui travaillent ici parce que ... eh bien il y en a bien peu d'autres... » Et qu'on ne s'y trompe pas même en Zambie qui n'est pas un pays de guerre civile, c'est bien souvent au risque de leur vie que ces hommes et ces femmes mettent en pratique l'Évangile. Telles ces religieuses italiennes vivant au milieu d'un bidonville attaquées de nuit par des cambrioleurs qui ont tiré à la tête et laissé pour mort le curé portugais de la paroisse voisine venu à leur secours. Le curé s'est remis, il est toujours là. Et ce jeune homme vivant dans une communauté catholique, attaqué lui aussi, que j'ai connu avec un bras cassé, et menacé, qui n'a pas bougé non plus. Combien de fois m'est-il arrivé de rentrer chez moi le soir après une de ces visites d'école, d'hôpital, d'orphelinat, de bidonville, les larmes aux yeux, bouleversée par la misère certes mais aussi par l'indescriptible générosité de ces chrétiens, catholiques surtout, qui ont mis en pratique ces préceptes de l'Évangile qu'aujourd'hui on prétend nous ôter en les réduisant au rang de légendes. Non vraiment Jésus-Christ et ses paroles qui ne passeront point sont bien présents aujourd'hui et nous pouvons être fiers d'être chrétiens et relever la tête. Il en est temps.

Marie-Christine Ceruti

La **cotisation** à notre association reste fixée au niveau modique de **15 euros**, 7 euros en cas de nécessité. Nous prions nos amis internautes de ne pas oublier que, pour que notre bulletin existe et soit téléchargeable sur notre site, **cette cotisation minime est nécessaire pour assurer la vie de l'association** - et donc la réalisation du bulletin. Et nous remercions tous nos généreux donateurs qui nous versent un montant supérieur. Envoyez votre chèque rédigé au nom de "Association Jean Carmignac", à l'adresse de notre siège social :

Association Jean Carmignac (Editions F.-X. de Guibert),
3 rue Jean-François Gerbillon, 75006 Paris.

Les adhérents italiens peuvent envoyer au siège de l'association un chèque italien en euros au nom de Marie-Christine Cendrier : le transfert sera fait.

associationjeancarmignac@hotmail.com

www.abbe-carmignac.org

Assemblée générale annuelle

Le **13 octobre**, comme vous en avertit le feuillet joint, aura lieu notre Assemblée générale annuelle Elle se tiendra à **10h30**, après la messe célébrée à 9h30, en l'Eglise **Saint-Sulpice**, dans la crypte du Rosaire, accessible par la rue Palatine.

A l'issue de notre assemblée, M. François-Xavier de Guibert nous parlera de :

« L'abbé Jean Carmignac face à la contestation ».

A cette occasion, nous serions vraiment heureux de pouvoir vous rencontrer, vous qui nous lisez, aussi bien pour pouvoir unir nos forces dans la défense de la vérité de notre Christianisme, que pour nouer des liens d'amitié indispensables à nos efforts communs. Ce sera aussi, comme tous les ans, l'occasion d'échanger des informations toujours très fructueuses. Nous avons besoin de chacun d'entre vous.

Indices de la connaissance du Nouveau Testament chez les romanciers de l'Antiquité et autres auteurs païens du I^{er} siècle après Jésus Christ

Nous avons publié dans notre dernier bulletin (n°34) le début du texte présenté par Ilaria Ramelli au congrès « La Contribution des Sciences Historiques à l'Etude du Nouveau Testament » (Rome, 2-6 octobre 2002) et dont le titre était : « Indices de la Connaissance du Nouveau Testament chez les Romanciers de l'Antiquité et autres Auteurs Païens du I^{er} siècle ap. J.-C. » (Libreria Editrice Vaticana).

L'auteur, qui enseigne dans une des plus prestigieuses universités d'Italie, passe en revue toutes les raisons pour lesquelles nous pouvons aujourd'hui être sûrs que l'Evangile a été connu et écrit très tôt. Elle nous entretient ici d'une lettre – dont nous avons publié la photo en encart du n°34 - de l'âge à peu près de la diffusion de l'Evangile de St Jean et nous explique pourquoi elle est très probablement chrétienne. La suite de son texte donnera de multiples autres raisons nous assurant de l'antiquité très haute des textes évangéliques.

Ammonius prie pour que, dans la communauté d'Apollonius, soit toujours conservée, à la fois la φιλαλληλία, et la ὁμόνοια (« Je prie en effet pour que demeurent entre vous *la concorde et l'amour réciproque* ») : comme il est bien connu, dans les lettres du Nouveau Testament aussi, la préoccupation est exprimée pour l'accord de la communauté chrétienne dans la charité, mais ici le but allégué est le suivant :

« Afin que vous ne soyez pas l'objet de *paroles malveillantes*, et que cela ne vous arrive pas comme à nous. En effet, *l'expérience* m'induit à vous pousser à vous tenir *tranquilles et à ne pas donner à d'autres l'occasion de vous nuire* ».

Ce qui signifie qu'indubitablement autour de la communauté d'Apollonius, comme aussi autour de celle d'Ammonius, il y a beaucoup d'hostilité, que des querelles à l'intérieur de la communauté pourraient favoriser. En effet, au moment de la composition de cette lettre, depuis Domitien jusqu'à Trajan, les Chrétiens avaient tout intérêt à vivre leur foi de façon cachée, car le Christianisme était *superstitio illicita* – depuis un senatus-consulte datant de 35 ap. J.-C. (4), d'après une information de Tertullien reconnue par Madame Sordi et aujourd'hui confirmée par un fragment de Porphyre – et ses membres étaient chargés d'accusations de *flagitia* (crimes ignominieux), comme l'atteste Tacite, *Annales*, XV, 44. A la fin du I^{er} siècle la persécution de Domitien s'est déclenchée, puis vint la paix de Nerva et, immédiatement après, le rescrit de Trajan selon lequel les Chrétiens *conquirendi non sunt* (ne doivent pas être recherchés), mais, si on les dénonçait, devaient être poursuivis en justice et si ils étaient *perseverantes*, condamnés à mort. Or ces dénonciations provenaient de personnes privées hostiles : d'où la nécessité, pour les Chrétiens, de passer le plus possible inaperçus et de ne pas offrir d'occasion d'hostilité et de malveillance. De cette nécessité Ammonius semble bien conscient, lui qui témoigne avoir déjà expérimenté des ennuis de cette nature dans sa propre communauté – peut-être sous forme de dénonciations contre les Chrétiens – et qui, à la fin de la lettre, revient sur la grave situation en cours au détriment des Chrétiens :

« Mon âme, en effet, s'apaise, chaque fois que ton nom est présent, et ceci *bien qu'elle ne soit pas habituée à être tranquille*, à cause de ce qui est en train d'arriver [...], mais elle supporte ».

Un contexte analogue de luttes internes et d'attaques persécutrices venant de l'extérieur, avec allusion aux graves vicissitudes présentes, se retrouve dans ce que Clément de Rome écrit aux Corinthiens (5) : il s'agit toujours de faits de cette même

période, à la fin du I^{er} siècle, avec la persécution de Domitien. De plus, le probable Christianisme d'Ammonius concorderait très bien avec son humilité et avec le refus d'un quelconque traitement de faveur de la part de la communauté d'Apollonius :

« Par ailleurs je t'exhorte, Oh ! frère, à ne plus te préoccuper pour la clé de la pièce : car je ne veux pas que vous, mes frères, vous fassiez aucune *différence entre moi et un autre*. »

De même Paul travaillait pour vivre ; Ignace ne voulait pas de privilèges ou d'intercessions en sa faveur. L'attitude affectueuse* aussi, proclamée par Ammonius envers Apollonius et sa "communauté" (littéralement : "une intention de disposition affectueuse", προαίρεσις φιλικῆς διαθέσεως, s'insère bien dans un contexte chrétien. L'adjectif « amorevole » entre de plus dans le lexique de la φιλία (amour, amitié), fréquente dans cette lettre, et, se rapportant à « disposition », il ne présente de parallèle syntaxique et lexical précis, comparé avec tous les papyrus connus, qu'avec le texte d'un papyrus chrétien - qui date cependant du VI^{ème} siècle ap. J.-C. - le *Pap. Cairo Maspero* III 6731. Celui-ci parle d'une φιλικῆς καὶ εἰρηρικῆν διάθεσιν (une disposition amoureuse/amicale et pacifique) : et le thème de la paix est aussi très fréquent dans notre lettre. Le lexique de la φιλία se retrouve dans le terme φιλανθρωπίαι, qui désigne les actes de gentillesse d'Apollonius envers Ammonius (« Je ne veux cependant pas Oh ! frère, que tu m'écrases avec tes *gentillesse*s continues, que je ne suis pas, moi, en état de te rendre »). Ce lexique se retrouve aussi dans la φιλαλληλία qui désigne l'affection et l'amour réciproque et qui s'adresse à la communauté entière du destinataire : « Moi-même, je prie en effet pour que demeure en vous *la concorde et l'amour réciproque* ὁμόνοια καὶ φιλαλληλία ». Cette expression aussi trouve son parallèle lexical précis avec un texte chrétien comme celui de Nil d'Ancyre, in *PG79*, 144a : τὴν ὁμόνοιαν καὶ τὴν φιλαλληλίαν (concorde et amour réciproque) ; et même, parmi toutes les inscriptions et papyrus, φιλαλληλία ne paraît que dans cette lettre, et ne trouve de parallèles littéraires que dans des textes chrétiens – si l'on excepte certains usages technico-mathématiques. De plus, l'usage constant des mots « frère/frères » entre membres de la communauté, même s'il n'est certes pas une exclusivité du monde chrétien, se comprendrait bien si Ammonius, Apollonius et les leurs étaient chrétiens. Donc à l'époque de la diffusion de l'Évangile de Jean, dont le premier document sur papyrus nous provient d'Égypte (du *Pap. Rylands* 457), dans cette même Égypte, dans un contexte historique où le Christianisme était *superstitio illicita*, les premiers Chrétiens échangeaient entre eux des lettres marquées de formules cryptographiques déjà connues en milieu païen mais dotées d'une nouvelle signification par les Chrétiens.

Ilaria Ramelli
Université Catholique de Milan

(4) M. Sordi, *I Cristiani e l'Impero romano*, Milan 1984, chap. I-II ; j'ai récemment porté ce fragment à l'attention des spécialistes in M. Sordi – I. Ramelli, *Il senatoconsolto del 35 contro i Cristiani in un frammento porfiriano*, in *Aevum* 78 (2004), 59-67.

(5) Je me limite à renvoyer à T. Schmitt, *Paroikie und Oikoumene. Sozial- und mentalitätsgeschichtliche Untersuchungen zum Clemensbrief*, Berlin-New York 2001 ; pour la *I Clementis* il pense à un *terminus post quem* de (= écrite après) 70 ap. J.-C. environ : A. Gregory, *Disturbing Trajectories : I Clement, the Shepherd of Hermas and the Development of Early Roman Christianity*, in *Rome in the Bible and the Early Church*, ed. P. Oakes, Carlisle – Grand Rapids 2002, chap. VI ; E. Cattaneo, *Un "nuovo" passo della Prima Clementis : La "Grande Ammonizione" di 58, 2-59, 2a*, in *Studi su Clemente Romano*, ed. Ph. Luisier, Roma 2003 (*Orientalia Christiana Analecta*, 268), 57-82 ; Id., *La Prima Clementis come un caso di correptio fraterna*, *ibid.*, 83-106.

* Note de la traduction. L'adjectif employé en italien ici est « amorevole » qui se traduit généralement par « doux », « tendre », « affectueux », mais qui comme un francophone peut le voir est un dérivé de « amour ».

Apport et importance de la papyrologie pour la datation du Nouveau Testament (V^{ème} partie)

Voici la suite de l'intervention de Don Vernet au congrès sur « La Contribution des Sciences Historiques à l'Étude du Nouveau Testament » dont les Actes, confiés aux soins de Enrico Dal Covolo e Roberto Fusco ont été publiés par la Libreria Editrice Vaticana, Rome 2005. Nous en avons publié le début à partir du numéro 31.

Le 7Q5 retrouvé dans les grottes de Qumrân porte-t-il un passage de saint Marc ?

Conséquences et défis de l'identification de O'Callaghan

« Nous sommes en plein « Third Quest* » du Jésus de l'histoire. Si la « Old Quest* » sentait le préjugé rationalisant, et la « New Quest* » était occupée à en récupérer l'historicité avec la collaboration de certains critères, la « Third Quest » des années 90 ouvre à la Christologie les nouvelles frontières de la sociologie, de la littérature comparée, des textes intertestamentaires, de l'archéologie, de la papyrologie. Les suggestions de Thiede sur une éventuelle datation plus précoce des écrits du Nouveau Testament, ne sont-elles que de formidables provocations visant à miner l'intangibilité de certitudes académiques consolidées ? Ou sont-elles la preuve des faits contre les préjugés des hypothèses ? » (34)

Les conséquences et les défis de cette identification comme de celles d'autres études récentes de philologie, d'histoire et de sociologie du temps du Nouveau Testament, peuvent se résumer à celles-ci :

a) Avant tout, il faut une révision de la date de composition de l'évangile de Marc. La nouvelle datation de cet évangile devrait être placée beaucoup plus tôt que ce que soutiennent aujourd'hui une grande partie des exégètes. Et nous ne devons pas oublier que, parmi les exégètes, il existe un fort courant qui, par des méthodologies diverses, conclut que la composition des Évangiles doit se placer entre les années 40 et 60, c'est-à-dire à l'époque de la plus grande expression écrite de la foi chrétienne dans le Nouveau Testament, à côté des écrits de Paul et des autres auteurs. (cf. entre autres, les travaux de Robinson, C. Tresmontant, J. Carmignac et H.J. Schulz) (35). Comme le dit prudemment C.M. Martini :

« Il serait peut-être nécessaire de considérer le temps de la « tradition orale » du matériel évangélique comme un peu moins long que ne le supposent bon nombre de critiques. Ainsi, sans changer le cadre substantiel qui rattache l'origine des Évangiles aux souvenirs des apôtres et à leur prédication orale, on pourrait penser par exemple qu'on a commencé à mettre par écrit telle ou telle prédication déjà pendant la deuxième décennie après la mort de Jésus. Voilà donc qui annonce des perspectives nouvelles et intéressantes pour évaluer l'origine des Évangiles. » (36)

b) La datation du 7Q5 autour de l'année 50 confirmerait que le texte des évangiles reflète beaucoup plus fidèlement la vie et la doctrine de Jésus que la vie et la doctrine de l'Église.

c) Il faut une nouvelle recherche sur les rapports entre les Esséniens** et les Chrétiens qui puisse expliquer le fait de la grotte 7^a. Sur ce point je suis heureux de dire un mot du travail fait par un de mes jeunes élèves qui, avec force et intuition, après une recherche très soignée et critique sur le thème du 7Q5, conclut de cette façon : « La véritable question ne sera pas : " Le 7Q5 appartient-il à l'évangile de Marc ? ". Mais : "Pourquoi a-t-on pu retrouver un tel texte à Qumrân ? " ». (37)

Peuple écrivain

Nous disions précédemment que la papyrologie nous découvre aussi une des qualités particulières de certains peuples, celle d'être des « écrivains », instinctivement portés à tout écrire, et sur tout, et toujours. Parmi ces peuples brille de façon particulière le peuple hébreu. Où que se soit trouvé ce peuple on a toujours retrouvé des signes de son écriture, de ses documents, de ses livres saints, de ses contrats civils, de ses lettres. De l'île Eléphantine à Qumrân, de Pompéi au Fayoum, de Murabb'aat à Nahal Hever ou à Uadi Daliyyat, des sites les plus petits et les plus précaires (comme des cavernes) aux villes très peuplées, du désert aux fleuves et à la mer, le peuple hébreu a toujours eu cette caractéristique : il s'est toujours manifesté comme « écrivain » et a laissé derrière lui d'innombrables témoignages de sa vie, de sa culture, de sa foi et de sa mort (qu'il suffise de voir les pierres tombales de ses cimetières).

Jacqueline Genot-Bismuth, qui enseignait à la Sorbonne la civilisation hébraïque du 1er siècle, affirmait :

« L'évangile de Jean a été écrit par quelqu'un qui a été témoin. Qu'il ait pris habituellement des notes me paraît évident pour la civilisation dans laquelle il a été élevé. Ensuite, peut-être, sur la base de souvenirs écrits aura-t-il composé son évangile à un âge avancé [...]. Comment pouvez-vous imaginer que ce genre de faits n'ait pas été mis par écrit très tôt ? ». (38)

Pourquoi disons-nous cela ? Pas seulement pour confirmer un des apports historico-sociaux de la Papyrologie, mais aussi parce que cela entre pleinement dans le thème du 7Q5. Comme nous le savons, ce papyrus remonte aux années 50 du 1^{er} siècle ap. J.-C., c'est-à-dire une vingtaine d'années après les faits qu'il relate. Que quelqu'un ait rédigé un rapport sur ce qui s'est passé dans ce milieu hébraïque, est-ce un fait vraiment tellement étrange, tellement extraordinaire, tellement impossible ? Nous devrions au contraire nous étonner si, au cours de ces vingt premières années, cette communauté qui aimait écrire tout ce qu'elle vivait, n'avait pas mis par écrit une certaine quantité d'informations qui rappelle le cas unique de Jésus de Nazareth, en qui elle croyait, qu'elle ne pouvait pas oublier et qu'elle avait besoin de présenter clairement aux non-croyants, en le défendant face aux objections et aux attaques des adversaires. Un écrit sur Jésus de Nazareth devenait plus que nécessaire pour le devoir pastoral de la communauté, en continuelle expansion grâce à la prédication incessante de ses ministres. (39)

Joan Maria Vernet
(à suivre...)

* Les « Quest » sont à proprement parler trois époques dans lesquelles on a étudié et discuté le problème de Jésus-Christ du point de vue de l'histoire et de la foi. Ce problème est de souche rationaliste.

a) Première époque : dix-neuvième siècle : « Old Quest » : « Non au Christ, oui à Jésus », il s'agit de chercher à identifier le Jésus de l'histoire, vraiment historique, mais débarrassé des ajouts de la foi.

b) Deuxième époque : première moitié du vingtième siècle : « New Quest » : « Non à Jésus, oui au Christ ». Scepticisme sur le personnage historique de Jésus. Oui à la création du Christ de la foi, faite par la communauté chrétienne.

c) Troisième époque : deuxième moitié du vingtième siècle : « Third Quest » : « Oui à Jésus le Christ » : On croit au Christ de la foi et on considère comme importante et nécessaire la recherche historique sur Jésus, de telle façon que, grâce à elle, on puisse avoir une solide base scientifique pour admettre non seulement l'existence mais aussi les traits historiques du Jésus décrit par les Evangiles. [Note de Don Vernet].

** Rappelons que l'auteur utilise le terme d'« Esséniens » pour désigner la communauté qui vivait à Qumrân, quel qu'ait été son nom véritable. Voir notre n°33 note 21 de l'article de Don Vernet. (N.D.R.)

(34) A. Amato, in *Testimoni* 4 (1997), 29.

(35) J.A.T. Robinson, *Redating the New Testament*, Londres 1976 ; C. Tresmontant, *Le Christ hébreu*, Paris 1983 ; J. Carmignac, *La nascita dei vangeli sinottici*, Cinisello Balsamo 1985 ; H.J. Schulz, *Origine apostolica dei vangeli*, Milan 1996.

(36) C.M. Martini, *Testi neotestamentari tra i manoscritti del Deserto di Giuda?*, in *La Civiltà Cattolica* 123 (1972), 158.

(37) A. Rodas, *7Q5 : cambiar la pregunta*, in *Cuestiones teológicas* 30 (2003), 115-165.

(38) A. Stefano, *Vangelo e storicità*, 313.

(39) E. E. Ellis, *Entstehungszeit und Herkunft des Markus-Evangeliums*, in *Cristen und Christliches in Qumran*, 209-210.

« Il vit, et il crut... » : le “Soudarion” d’Oviedo,
une clé possible pour la compréhension de Jean 20,1-10 ?

Madame Traudl Wally est Magister philosophiae et titulaire de l'équivalent du Capes. Autrichienne, elle est membre du Shroud Science-Group et spécialiste du Linceul de Turin, donnant de nombreuses conférences depuis 1983 dans plusieurs pays. Membre de notre association presque depuis les origines, elle nous avait confié cet article il y a déjà plus de sept ans. Nous n'avions pu le publier faute de traducteur, mais remis à Madame Fayat et à son amie Madame Heuzé, toutes deux germanistes, il vient de révéler tout l'intérêt qu'il présente même si, nous dit Madame Wally, il faudrait - vu les découvertes qui se multiplient au sujet du Soudarion d'Oviedo - faire quelques mises à jour. Mesdames Fayat et Heuzé tiennent à préciser qu'elles ont voulu rester le plus près possible du texte original et nous les remercions vivement pour leur travail. Nous remercions tout autant Madame Wally, qui a revu le texte, et toutes trois de nous permettre de découvrir une relique peu connue en France mais bouleversante par ce qu'elle nous révèle.

Lorsque, durant la révolution des mineurs communistes des Asturies le 7 octobre 1934, une chapelle de la cathédrale d’Oviedo « la Camara Santa » fut réduite en cendres par un attentat, personne ne pouvait imaginer qu’ainsi, à un cheveu près, une des découvertes les plus impressionnantes de l’antiquité – et peut-être, à côté du Linceul de Turin, la plus importante relique de la chrétienté – aurait été détruite, à savoir le « Soudarion » d’Oviedo.

De quoi s’agit-il et quelle sorte de trésor est-ce, trésor dont Monseigneur Giulio Ricci, le pionnier romain de la recherche sur le Linceul et l’ancien président du Centro Romano di Sindonologia, récemment décédé, aurait dit : « Voi, voi avete il maggiore tesoro della cristianità : il sangue di Cristo. (1) » ?

Chaque Vendredi Saint, le soir, les croyants sont bénis dans la cathédrale d’Oviedo selon une tradition vieille de plusieurs siècles, à la fin de la liturgie, avec le « Sagrado Rostro » ou « Santo Sudario ». A part les fêtes de la Sainte Croix, les 3 mai et 14 septembre, et la fête de l’apôtre Matthieu, le 21 septembre, il restait caché dans la « Camara Santa ».

Ce suaire, depuis toujours appelé « Sudarium Domini » ou « Saint Suaire », est un tissu en lin très sale, froissé, rectangulaire, de 855 x 526 mm, sur lequel on peut voir des taches et des plis plus clairs et plus foncés mais pas d’image.

Le tissage est de type taffetas, c’est à dire un tissage assez grossier qui était très connu dans l’antiquité et qui était utilisé avant tout pour les objets d’usage courant. Il y a beaucoup de défauts dans le tissage. La trame en Z fait penser comme lieu d’origine à la région syro-palestinienne - tandis que la trame en S vient du bassin du Nil. Les fils du Linceul de Turin et du Soudarion sont de la même forme, la même épaisseur, mais la texture est différente : un sergé 3/1 à chevrons en arêtes de poisson pour le Linceul, un simple taffetas pour le Soudarion.

Au microscope électronique, on peut clairement constater l’origine végétale des fils de lin. L’expérience de Vétillard a prouvé que les fils de lin se distinguent du chanvre en devenant bleus. L’ensemble des fils est homogène, ce qui exclut la présence d’autres fils naturels comme le coton ou la laine. L’étoffe est exposée sans protection, étant simplement cousue sur un tissu tendu blanc qui se trouve dans un cadre. Les clous en argent furent remplacés par des clous en fer qui laissèrent des traces d’oxydation sur les bords de l’étoffe. En haut, sur le côté droit, on voit dans une zone très abîmée, à 222 mm du coin gauche, une couture de 5,5 cm de long. Au milieu, un trou ovale de 12,4 x 19,6 mm qui provient sans doute d’un incendie, saute aux yeux du spectateur. Dans certaines

zones du lin on peut reconnaître de petits trous dans l'étoffe comme dus à des aiguilles et à des épingles.

Dans la tradition il a toujours et unanimement été désigné comme le Suaire de Jésus de Nazareth, qui a été conservé à Jérusalem jusqu'au 7^{ème} siècle, peut-être jusqu'en 614, l'année de l'invasion de Jérusalem par la Perse, mais qui quitta ensuite la Palestine. D'après les écrits il aurait été conservé dans une « Arca » (coffre) construit par les apôtres de Jésus, dans lequel se trouvèrent aussi d'autres souvenirs du Seigneur et de sa Mère. Cette étape n'est plus vérifiable aujourd'hui. Mais on suppose vraiment l'existence d'un tel linge à Jérusalem, comme cela ressort de sources anciennes (San Braulio de Saragosse : *Arculfi relatio de locis sanctis ab Adamanno scripta*). On a des indices que cela pourrait avoir été Pierre qui aurait gardé les pièces de lin du tombeau (cf. l'Evangile des Hébreux, Nino de Géorgie, Cyril, patriarche de Jérusalem, Saint Jean de Damas, Isodad de Merv), mais ici il y a plusieurs difficultés dans l'emploi du terme « Soudarion » par lequel on désignait également « le Saint Suaire », c'est-à-dire le Linceul du Christ (cf. aujourd'hui encore en français « le Saint Suaire » pour le Linceul de Turin).

C'était à un prêtre du nom de Philipus qu'on avait demandé de mettre en sûreté « l'Arca » à Alexandrie, à l'approche des Perses. L'Arca devait cependant continuer sa fuite (616) à travers l'Afrique du Nord vers Carthagène en Espagne. Au 7^{ème} siècle Carthagène était une métropole byzantine puissante avec des relations jusqu'à Jérusalem et Alexandrie. L'évêque de Ecija, le Saint Fulgentius, reçut les fugitifs et les reliques et donna l'Arca dans laquelle se trouvait le Soudarion à St. Léandre, l'évêque de Séville qui était à cette époque-là la capitale de la péninsule. A Léandre succéda Saint Isidore. Du temps de son disciple Ildefons, Tolède devint le centre religieux (657), désigné alors comme possédant les plus importantes reliques de la chrétienté. L'Arca resta assez longtemps à Tolède (sans doute jusqu'en 718) et fut vraisemblablement également ouverte là-bas comme on peut le voir d'après un inventaire ultérieur d'Alphonse VI.

Suite à l'invasion arabe en Espagne, les Wisigoths émigrèrent vers le nord et emportèrent les reliques. Ainsi l'Arca de Tolède arriva dans le royaume des Asturies mais on ne sait pas de source sûre si cette fuite a eu lieu par terre ou par mer.

Pelagius, évêque d'Oviedo au 12^{ème} siècle, situe le départ de Tolède dans le contexte historique de la fuite lors de la bataille de Guadelete de 711. C'est lui qui est à l'origine de la plus ancienne histoire complète du linge dans le « *Liber Testamentorum* » ou « *Libro Gothico* ». Il s'appuie pour ces écrits sur le rapport d'un moine de Silos de l'an 1115 (le Silense). L'historien maure Abunbenque Mohamat Rasis relate également dans son œuvre « *Historia y descripcion de Espana* » (977) que beaucoup de chrétiens ont fui dans les montagnes asturiennes en emportant avec eux les reliques qu'ils cachèrent dans des grottes souterraines. D'après Pélagius, l'Arca serait venue directement de Tolède à Oviedo, mais ce détail ne peut pas être vrai car Oviedo ne fut pas fondée avant 761 et, après la destruction par les Arabes, ne fut reconstruite qu'en 795. On suppose que l'Arca n'arriva qu'entre 812 et 842 à Oviedo dans les Asturies et y fut conservée depuis cette époque et vénérée par les pèlerins. Les pèlerins qui se rendaient à Saint Jacques de Compostelle faisaient même un détour pour vénérer le « Santo Sudario » d'Oviedo.

Ce que l'on retrouve dans le jeu de mots d'un ancien chant de pèlerin :

Quien va a Santiago y no al Salvador
Honra al siervo y deja al Senor.

« Celui qui va à (Santiago) St Jacques et non à (Salvador) chez le Sauveur honore le serviteur et laisse le Maître de côté. » (El Salvador est le nom de la cathédrale d'Oviedo).

Les reliques furent tout d'abord cachées dans une grotte à 10 km d'Oviedo, nommée aujourd'hui Monsacro. Le Soudarion est resté probablement dans cette grotte jusqu'à ce que le roi Alphonse II (791-842) fasse construire un endroit spécial : la « Camara Santa » en 840, dans la cathédrale.

La date clé pour l'histoire du Soudarion est le 13 mars 1075 qui était le 4^{ème} vendredi de carême. Ce jour là, le coffret fut ouvert en présence du roi Alphonse VI, de sa sœur Dona Urraca, de Rodrigo Diaz de Vivar et de nombreux évêques. Cet acte officiel fut conservé dans un document dont une copie du 13^{ème} siècle se trouve aujourd'hui dans les archives de la cathédrale d'Oviedo. Depuis ce moment, le Soudarion fait officiellement partie de l'histoire des Asturies. En 1113, Alphonse VI fit recouvrir le coffre d'argent. Parmi les inscriptions latines et arabes, ressort une inscription latine qui invite les catholiques à vénérer cette relique qui contient le précieux sang. Mais dans des documents étrangers le Soudarion fut mentionné déjà très tôt. Dans un catalogue français du 11^{ème} siècle par exemple apparaît la liste des reliques vénérées dans la cathédrale d'Oviedo. L'introduction fait référence au chemin suivi par l'Arca. « Ab urbe Iherosolima transtulit in Affricam ab Affrica in Chartaginem, a Chartagine in Toletum, a Toletum in Asturias in ecclesia Sancti Salvatoris loco qui dicitur Ovetum ».

Jusqu'au début du 20^{ème} siècle, la relique est mentionnée de nombreuses fois, puis le Soudarion est totalement tombé dans l'oubli. C'est un spécialiste du Linceul qui n'était pas espagnol, Monseigneur Giulio Ricci déjà évoqué précédemment, qui a été à l'origine d'une étude scientifique du Soudarion depuis le milieu des années soixante parce qu'il supposait un lien avec le Linceul. Jusque là, personne n'avait remarqué sur le linge qu'il existait une symétrie des taches et on pensait que ce Soudarion n'était peut-être qu'une sorte de mentonnière. Ricci évoque pour la première fois la possibilité que ce linge n'ait pas seulement couvert le même corps que le Linceul mais qu'il aurait servi à envelopper le visage avant sa mise au tombeau. Cette supposition de Ricci signifia un tournant copernicien dans l'histoire scientifique du Soudarion. Entre-temps, des scientifiques internationaux s'intéressent depuis la fin des années 80 à ce linge et les recherches se sont intensifiées depuis l'annonce des résultats négatifs de la datation au carbone 14 du Linceul.

Ainsi fut fondé, le 18 décembre 1987, à Valence, le CES (Centro Espanol de Sindonologia) par Manuela Corsini de Ordeig qui s'occupait en même temps depuis les années soixante du Soudarion. Peu de temps après, en 1989, suivit la fondation d'un groupe interdisciplinaire de scientifiques, EDICES (Equipo de Investigación del Centro Espanol de Sindonologia), qui publie les résultats des recherches dans des congrès et dans des publications scientifiques.

Ricci a essayé le premier de mettre au point un système de numérotation pour la surface du linge afin de pouvoir mieux étudier la morphologie et la géométrie des taches. Les points de référence sont aujourd'hui inutilisables parce qu'il avait confondu l'endroit et l'envers du linge. Par contre, l'analyse des pollens qui avait été faite à l'initiative de Max Frei-Sulzer sur le linge, confirme exactement le parcours historique du linge. Max Frei-Sulzer trouva des pollens de Palestine, en particulier de Jérusalem (par ex. Quercus, Pistacia palestina, Tamarix, Acacia albida, Hyoscyamus aureus, Gundelia Tournefortii), d'Afrique du Nord, de Tolède et Oviedo, mais aucun pollen de Constantinople, de France, d'Italie ou d'autres pays de l'Europe centrale, ce qui confirme que le linge a un autre chemin et également une autre histoire que le Linceul de Turin.

Traudl Wally.

Traduction S. Fayat et T. Heuzé

(à suivre...)

En encart, les photos du Soudarion d'Oviedo, envers et endroit. Vénéré comme étant une composante du Suaire du Christ, ce linge a été l'objet d'une étude scientifique aussi rigoureuse que celle qui a été menée sur le Linceul de Turin par l'équipe américaine du S.T.U.R.P* en 1978. Cette étude a été effectuée par des scientifiques espagnols, assistés de membres du S.T.U.R.P. (*Sudario del Señor : Actas del 1 Congreso Internacional sobre El Sudario de Oviedo. Publié par le Centre Espagnol de Sindonologie, Valence, 1996*).

*S.T.U.R.P = Shroud of Turin Research Project = Projet de recherche sur le Linceul de Turin.

Les Evangiles ont-ils été écrits en hébreu ou en araméen ?

Le point d'après l'abbé Carmignac (à travers 3 extraits A, B, C)

A)

Beaucoup aujourd'hui soutiennent que les Evangiles ont été écrits en araméen. Voici ce qu'en dit l'abbé Carmignac tout d'abord dans l'annexe « Réponses aux critiques » de La Naissance des Evangiles Synoptiques, que n'ont pas les éditions étrangères (cf. notre n°34 p. 11). Notons ici son humilité et son discernement pour aller à la conclusion essentielle : l'historicité des Evangiles.*

4^e critique :

« J. Carmignac a raison de noter que (les sémitismes) ne sont pas tous également probants. Mais parmi ceux qu'il retient, je pense qu'il n'y en a pas un seul dont on puisse dire qu'il renvoie à l'hébreu plutôt qu'à l'araméen » [*Evangiles et tradition apostolique*, Pierre Grelot, Le Cerf, Paris, avril 1984 ; p. 176].

Réponse de l'abbé Carmignac : C'est précisément pour respecter cette possibilité que je ne parle pas d'« hébraïsmes », mais bien de « sémitismes », parce que ce terme inclut à la fois les influences hébraïques et les influences araméennes. Et les conséquences pour la date et pour l'interprétation des Evangiles sont exactement les mêmes si l'on admet un substrat hébreu ou un substrat araméen. Dans un cas comme dans l'autre, ces documents, hébreux ou araméens, ont été rédigés en Palestine, avant l'explosion du christianisme en milieu grec (c'est-à-dire avant les environs de l'an 50), au milieu de témoins qui pouvaient contrôler les récits, sans influence de la mentalité grecque. Si M. Grelot admet, comme aramaïsmes, les sémitismes de composition, de transmission ou de traduction, dont je donne quelques exemples aux pp. 36 à 49, alors il est d'accord avec moi pour l'essentiel, ce dont je me réjouis grandement.

D'ailleurs j'ai bien soin de ne pas m'opposer aux partisans des aramaïsmes : p. 36, je dis « composé dans une langue sémitique » et non pas « composé en hébreu » ; p. 43, je parle d'altérations « survenues en hébreu ou en araméen » ; p. 95, j'annonce que j'envisage « une étude plus approfondie de chaque cas, pour discerner s'il constitue en réalité un hébraïsme ou un aramaïsme » ; et dans mes conclusions, p. 95, j'ai soin de préciser ma pensée : « il est *certain* que Marc, Matthieu et les documents utilisés par Luc ont été rédigés dans une langue sémitique », mais je considère comme seulement « *probable* que cette langue sémitique est l'hébreu plutôt que l'araméen ».

Je croyais m'être exprimé clairement sur ce point : « Heureusement cette question (d'une origine hébraïque ou d'une origine araméenne) n'est pas pour nous de grande importance. Ce qui est capital, c'est de savoir si Matthieu (et Marc et les sources de Luc) ont été composés en grec ou s'ils ont été composés dans une langue sémitique, car cela pose de façon tout à fait différente le problème de leur formation, de leur date, de leur relation, de leur interprétation. Mais que cette langue sémitique soit l'hébreu ou l'araméen, cela est plutôt secondaire. Quand les sémitismes auront tous été repérés, on n'aura qu'à examiner chaque cas pour voir s'il trahit une influence de l'hébreu ou de l'araméen, et la somme de ces observations permettra de déterminer si la rédaction primitive de chaque Evangile était en hébreu ou en araméen » (p.76).

* Une 4^e édition de Naissance des Evangiles synoptiques est parue en Février 2007, Ed. F.-X. de Guibert.

B)

Dans « Recherches sur le Notre Père » l'abbé Carmignac consacre les pp. 33 à 52 à cette question de la langue sémitique, hébreu ou araméen, dans lesquelles il cite 34 témoignages des Pères de l'Eglise sur la question, par exemple, et de façon exhaustive, tous les cas rencontrés chez Epiphane. Voici un extrait de la p. 36 : « une probabilité supplémentaire en faveur de l'hébreu ».*

Les *formules sémitiques* transcrites littéralement dans les Evangiles synoptiques (sans parler de l'universel « amen ») se trouvent presque toutes en Marc : *boanêrges* (altération (?) de *benêrges*),

« fils de la fureur » (Marc 3, 17) ; *talitha qoum (i)*, « fillette, lève-toi » (Marc 5, 41) ; *qorban*, « offrande » (Marc 7, 11) ; *ephphatha* ou *ephphetha*, « ouvre-toi » Marc (7, 34) ; *rabbouni*, « mon Maître » (Marc 10, 51 et Jean, 20, 16) ; *abba*, « (mon) Père » (Marc 14, 36). Les trois seules qui aient été conservées aussi par Matthieu sont *ôsanna* (Matthieu 21, 9.15), *bariôna*, « fils de Jonas » (Matthieu 16, 17) et *éli, éli, lema sabachthani*, « mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Matthieu 27, 46). Bien que *éli* puisse exister en hébreu et en araméen**, bien que *benê-regez* et *qorban* puissent s'interpréter soit par l'hébreu soit par l'araméen et bien que *ephphatha* soit un terme ambigu***, les autres formes sont manifestement araméennes. Mais, faut-il en conclure, comme on le fait souvent, que c'est la preuve que le texte primitif de l'évangile était rédigé en araméen ? Tout au contraire, c'est plutôt un argument pour supposer qu'il n'était pas en araméen. Si en effet l'ensemble du récit était composé en cette langue, on ne voit pas pourquoi le traducteur grec aurait transcrit littéralement ces passages, et non pas d'autres, beaucoup plus importants et beaucoup moins faciles à rendre en grec. Si au contraire l'ensemble du récit n'était pas composé en araméen, mais en hébreu, on comprend à la fois que le rédacteur ait conservé en araméen les termes dont il pouvait garantir la forme exacte employée par Jésus et que le traducteur les ait respectés dans sa version grecque, tout comme un Français qui traduit un ouvrage anglais et qui y rencontre des termes allemands comme *Leitmotiv* [...] aura tendance à les intégrer tels quels dans sa traduction. Cet argument n'est certes pas décisif, mais il constitue une probabilité supplémentaire en faveur de l'hébreu.

* « Recherches sur le Notre Père », Editions Letouzey et Ané, Paris 1969.

** Voir par ex., pour l'araméen, l'*Apocryphe de la Genèse* XII, 17 ; XX, 12.16 ; XXI, 2.20 ; XXII, 15.16.21.

*** L'hébreu serait approximativement *hippatéah* et l'araméen *hipetah* ou *hitpattah*.

C)

Extrait du 8^e des « Dix Entretiens » donnés en 1984 par l'abbé Carmignac à la radio Lumière 101 où il lui est demandé : « Pourquoi, Monsieur l'abbé Carmignac, parlez-vous d'Évangiles en hébreu, et non pas en araméen ?*

Abbé Carmignac : Cette question se pose évidemment dès qu'on travaille le problème de la langue des Évangiles, mais elle est relativement peu importante car ce qui compte c'est de savoir si les Évangiles ont été écrits en grec, ou bien dans une langue sémitique. Que la langue sémitique soit l'hébreu ou l'araméen, cela ne change rien pour la date des Évangiles. Les Pères de l'Église parlent de l'Évangile de Saint Matthieu écrit en hébreu, ils disent "hébreu". On a répondu : oui, mais quand ils disent "hébreu", cela veut peut-être dire "araméen". Pour en avoir le cœur net, j'ai lu en entier les ouvrages de l'un des deux principaux Pères de l'Église qui en parle, Saint Epiphane. Il savait l'araméen, qui était sa langue maternelle, et il avait appris l'hébreu. Or jamais il ne se trompe : quand c'est l'araméen, il dit : araméen, quand c'est l'hébreu, il dit : hébreu. Il ne se trompe jamais. Donc, quand lui nous dit que c'est en hébreu, on peut faire confiance à son témoignage. Et puis, surtout, un certain nombre des faits linguistiques que l'on a relevés ne sont pas possibles dans une langue comme dans l'autre. Il y a un certain nombre de tournures - de vocabulaire, de syntaxe, ou de jeux de mots - qui sont possibles dans une langue mais non pas dans l'autre. Alors ce qu'il faudra, c'est que, quand tout le travail de recherche de tous ces sémitismes aura été terminé, l'on voie combien peuvent s'expliquer par l'hébreu et combien par l'araméen. Si l'on trouve que l'ensemble peut très bien s'expliquer par l'araméen, je suis tout prêt à admettre une origine araméenne. Mais jusqu'à présent, à peu près tous les sémitismes que j'ai trouvés, ou bien s'expliquent par une langue comme par l'autre - car il y a aussi beaucoup de similitudes entre les deux langues -, ou bien s'expliquent spécialement par l'hébreu.

Maintenant pourquoi parle-t-on d'araméen ? Eh bien « l'Évangile araméen » de Matthieu est né en 1555, quand un allemand, Albrecht von Widmanstadt, a inventé que, puisque au temps de Jésus on ne devait plus savoir l'hébreu, donc les Évangiles devaient avoir été écrits en araméen. Et ce préjugé a duré jusqu'à la découverte des manuscrits de la mer

Morte - et j'y ai cru moi-même quand j'étais jeune -. Depuis la découverte des manuscrits de la mer Morte - nous avons découvert plus de cinq cents manuscrits, dont les neuf dixièmes au moins sont en hébreu, et des manuscrits qui sont à peu près contemporains de Jésus -, cela nous fait une preuve que l'hébreu était encore une langue très parlée à cette époque-là. On dira peut-être qu'elle était parlée par les milieux plus intellectuels mais pas par le peuple. Nous avons retrouvé aussi dans des grottes du désert de Juda une partie de la correspondance que les simples gens du peuple s'écrivaient entre eux pendant la seconde révolte de Bar Kohba, entre 132 et 155 après Jésus-Christ. Or les deux tiers à peu près de ces lettres privées, entre eux, entre gens du peuple, sont en hébreu et non pas en araméen. Donc la présence d'un évangile hébreu ne soulève aucune difficulté. Par ailleurs l'hébreu est une langue tellement vénérée par les juifs - c'est la langue sainte, c'est la langue de l'Ancien Testament, c'est la langue des prophètes - que pour parler de ce nouveau prophète, qui était même beaucoup plus qu'un prophète, on ne pouvait pas le faire sans employer la langue sainte.

* Rappelons que ces Dix Entretiens sont disponibles sur CD grâce à l'obligeance de M. Pierre Bricard. Ecrire à l'Association avec un chèque de 10 euros à l'ordre de Pierre Bricard.

Toujours à propos des « frères et sœurs » de Jésus

Dans notre numéro des *Nouvelles* d'août 2004 (n°23), Monsieur Charles Commeaux nous avait fait une démonstration brillante, et sans appel, de la fausseté de la légende des frères et sœurs de Jésus – en tant qu'enfants eux aussi de la Vierge Marie. Laquelle naturellement, selon les tenants délégués de cette thèse, n'aurait pas été vierge, la naissance miraculeuse de Jésus devenant par le fait même plus que douteuse, sa divinité suivant le même chemin, et le Christianisme à sa suite tombant dans le précipice. Tout se tient. Nos lecteurs pourront avec profit relire et retenir l'argumentation de ce savant ami, pour en user lors des attaques réitérées fusant de tous côtés contre cette si dérangeante virginité.

Nous voudrions simplement ici ajouter quelques arguments de bon sens donnés par Joseph Blinzler* et repris (entre autres références) par Vittorio Messori dans *Ipotesi su Maria* (éd. Ares, Milan, 2005).

Monsieur Commeaux précisait : « Dans l'épisode** de Jésus adolescent au Temple, Marie et Joseph ne sont accompagnés d'aucun autre enfant ». L'exégète allemand donne des précisions – Jésus étant l'aîné, personne ne doute de ce point – il aurait pour le moins eu, si l'on s'en tient à la thèse de ces personnes, quatre frères : Jacques, Joset, Simon et Juda (Marc VI, 13) et au moins deux sœurs puisque l'évangéliste parle de « sœurs » au pluriel, tous donc plus jeunes que Jésus. Or les femmes n'étaient pas tenues à faire le pèlerinage annuel à Jérusalem et pourtant Saint Luc précise que Marie et Joseph s'y rendaient tous les ans pour la Pâque (II, 41). Comment la jeune mère d'au moins sept enfants, donc fréquemment enceinte ou accouchée récente, aurait-elle pu accomplir de telles prouesses ? Par ailleurs il ne faut pas oublier que ce pèlerinage demandait environ deux semaines d'absence, trois jours de marche aller, autant pour le retour et sept jours de présence à Jérusalem. Où se trouvaient pendant ce temps les nombreux petits frères et sœurs de Jésus ?

Joseph Blinzler donne bien d'autres arguments et Messori en ajoute encore ; il souligne que cet auteur en a découvert un tout à fait inédit mais fort intéressant. Il s'agit du Psaume 69, bien connu des Chrétiens dès le début et appliqué dans son ensemble à Jésus. Le Nouveau Testament y fait référence, ou au moins y fait allusion, dix huit fois. Or au verset 9 nous lisons :

Je suis devenu un étranger pour mes frères, un inconnu pour les fils de ma mère.

Ce verset ni les Evangélistes ni personne ne l'appliquent à Jésus. Comment expliquer ce silence si ce n'est parce que justement ces « frères » de Jésus qui le prenaient pour fou (Marc 3, 21), qui étaient absents au pied de la croix, n'étaient pas les fils de sa mère ?... Et que tout le monde le savait.

Marie-Christine Ceruti

*Joseph Blinzler, *Die Bruder und Schwestern Jesu*, SBS 21 ; Stuttgart : Katholisches Bibelwerk, 1967).

** Luc, 2, 42 : « Et lorsqu'il eut douze ans... »

Le Soudarion d'Oviedo : endroit



Le Soudarion d'Oviedo : envers

